Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

L'ETERNELLE CHANSON (*Poésie*) .... ROSEMONDE GÉRARD
LE 17IÈME SIÈCLE .... FRANÇOISE
SOUVENONS-NOUS ! .... MME ARTHUR GAGNON
POUR LES MORTS .... DR CHOQUETTE
FEUILLETON THÉATRAL .... FALSTAFF
LE ROMAN D'UNE PRINCESSE (*Suite*) .... CARMEN SYLVA
L'ART DE S'HABILLER SOI-MÊME .... M. BOUDET
NOS JOLIES FILLES .... ALBERT LOZEAU
TRIBUNE LIBRE .... JEANNETTE
PAGES DES ENFANTS :
  CAUSERIE .... TANTE NINETTE
  LE ROI GEORGES IER DE GRÈCE .... D. B.
  VARIÉTÉS ....
  GRAND CONCOURS ....
BLOC-NOTES .... FRANÇOISE
CUISINE FACILE ....

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 24 Novembre

ANTONY

LES SURPRISES DU DIVORCE

Semaine du 1er Décembre

FROUFROU

L'ENIGME

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 24 novembre

LA PETIOTE

SALLE KARN

Mercredi, le 26 Nov.

Grand Concert

DONNÉ PAR

Mademoiselle Alice Savard

Avec le gracieux concours de

Madame S. G. Archibald, Prof. J. J. Goulet, Prof. J. B Dubois, MM. R. Pelletier, A. Lamoureux, A. Laliberté.

Siège réservé : 75 cents

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

L'éternelle Chanson

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui l'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de j. unes amoureux ;
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors, d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur,
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;
Car vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

ROSEMONDE GÉRARD,

(*Mme Edmond Rostand.*)

Le 17ième Siècle

JE sais que je vais dire une chose monstrueuse, mais, au risque d'être scalpée, je déclare être fatiguée du 17ième siècle. J'en suis même tannée, pour me servir d'une expression fort connue, même en cette époque de classicisme extrême.

C'est qu'il me semble, de toute éternité, avoir été choisi pour faire la consolation d'abord, puis la désolation des Canadiens-Français, ce 17ième siècle !

Car, il n'y a que lui : il commence, finit toutes les études et borne tous les horizons littéraires.

S'il y a dans le programme de nos maisons d'éducation, un siècle désiré, étudié et soigneusement ressassé, c'est le 17ième. Quand, de mon temps, nous avions atteint ce millésime dans les compositions littéraires ou historiques, nous sentions une nouvelle dignité sur nos têtes qui nous autorisait à la plus grande considération de la part de nos autres compagnes. Jamais alors—combien vifs sont encore ces détails dans ma mémoire! —nous aurions voulu appeler Louis XIV par un autre nom que celui du Roi-Soleil, et nous aurions cru déchoir si, en parlant de Bossuet et de Fénélon, nous n'eussions pas dit l'Aigle de Meaux et le Cygne de Cambrai.

Une fois entrées dans cette pléiade brillante, où nous étions du reste en fort bonne compagnie, nous n'en sortions pas. C'était bien le cas de dire : "Après le 17ième siècle, le déluge," car le reste ne comptait plus pour rien à tous les yeux.

Depuis que nos jupons ne s'usent plus aux bancs du couvent, nous les

usons sur les fauteuils des salles de conférences et toujours à entendre parler du 17ième siècle. Dame, on nous en a tant dit que nous avons,—paraît il—fini par en prendre le langage. Nous parlons un français du 17ième siècle !

Je ne suis pas aussi attendrie de cette déclaration que je devrais l'être ; je ne l'accepte même qu'avec le grain de sel de classique mémoire. Et puis, c'est plus fort que moi, j'aime à suivre la marche du temps ; c'est même ce qui me vexe un peu de constater qu'il va me falloir encore attendre deux cents ans avant d'arriver à entendre parler de mes contemporains. C'est un peu long ; je ne puis promettre de me rendre jusque-là, même en faisant de mon mieux.

A quoi sert pourtant de se débattre contre l'inévitable, je veux dire le 17ième siècle. Sachons plutôt nous résigner et nous soumettre aux "moralistes"—à ces messieurs qui faisaient de la très belle morale qu'ils ne suivaient pas, et que nous sommes appelés à mettre en pratique, en vertu, je suppose, de toutes les lois de l'équilibre.

D'ailleurs, on nous promet, au nom du nouveau professeur, qu'il apportera quelques changements à la méthode de ses prédécesseurs et, vrai, la nouvelle a du bon. "Toujours perdrix", vous savez...

Ainsi, on nous fera connaître les auteurs choisis comme sujets de conférences "dans leurs défaillances aussi bien que dans leurs progrès". Allons, tant mieux et réjouissons-nous qu'on ait enfin compris que ce qu'il nous faut ce sont des conférenciers et non des apologistes. Quand on traite d'un auteur, il est juste que le public le connaisse sous toutes ses faces, sous ses bons comme ses mauvais côtés.

Parler de Montalembert, par exemple, comme on a fait l'an dernier, sans raconter sa fameuse querelle avec l'Université, cela me semble d'un exclusivisme extrême. Si un conférencier veut se montrer partisan, ce ne doit être que dans la déduction qu'il fait de son sujet, jamais dans l'exposé de ce sujet.

***

Dans le règlement des cours littéraires exposé par M. le secrétaire de l'Université Laval de Montréal, il y a un article que je me permettrai de signaler avec une satisfaction non déguisée. C'est celui-ci :

"3° L'entrée (aux conférences publiques) est libre et gratuite, mais on est prié de n'y venir que pour écouter et non pour causer et gêner les auditeurs sérieux...."

Ces lignes devraient être écrites sur les murs de la salle des conférences afin de les tenir sous les yeux des chuchoteurs.

Pour quelques jeunes gens, l'Université, aux soirs de conférences publiques, est un lieu de rendez-vous aussi honorable que facile d'accès.

Quand un bon jeune homme veut faire une "politesse" à la jeune fille qu'il aime, il lui demande galamment de la conduire entendre le professeur de littérature. Il est sûr que la maman n'y mettra pas d'objection : l'endroit offre toutes les sécurités désirables, la séance ne finit pas trop tard, et tout ce que l'on y dira froissera sûrement moins les innocentes oreilles que les grivoiseries distinguées de nos salons

Jusque là, tout est bien Pour ces âmes ingénues, cependant, le conférencier est un très mauvais interprète de l'exhubérance de leurs sentiments,—nous nous souvenons tous d'avoir eu vingt ans,—et elles cherchent naturellement à y suppléer par une éloquence de leur cru.

Hélas ! leur sujet n'étant pas d'intérêt général, gêne les auditeurs sérieux. Ces doux susurrements ne sont évidemment pas à leur place dans l'atmosphère grave d'une université.

Restez chez vous, pauvres amoureux. Et puis, si l'on doit parler du 17e siècle, vous recevriez peut-être sur vos illusions quelques douches d'eau froide bien propres à en ternir l'éclat dans votre cœur.

Je tremble en songeant à l'affreux doute qui se glisserait dans votre esprit, après avoir entendu les maximes troublantes de LaRochefoucault ; celle-ci entre cent, tout aussi décourageantes :

"Il est un véritable amour comme de l'apparition des esprits : Tout le monde en parle, peu de gens l'ont vu."

Ou cette autre de Mme de Caylus :

"L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute."

Ou encore du 17e siècle...

Mais, je m'arrête, car je m'aperçois que je fais une mauvaise œuvre...

Restez donc chez vous, pauvres amoureux !

***

L'Université Laval de Québec a aussi, cette année, son conférencier français,—en attendant qu'il soit canadien.

Je viens de prendre connaissance du programme de M. le secrétaire de l'Université Laval, de Québec — on ne saurait trop lire de programmes quand ils sont bien faits.

Je constate donc qu'il y aura, à Québec comme ici, des cours publics et des conférences didactiques ; mais où la différence est immense, flagrante et foudroyante, c'est qu'à Montréal :

"L'auditoire du cours didactique se divisera en en simples auditeurs—comprenant les dames — et les élèves proprement dits .." qui ont seuls permission de concourir dans des travaux mensuels, pour lesquels sont détaillées des récompenses mirifiques.

Tandis qu'à Québec :

"Les dames sont admises à tous les cours, *aux mêmes conditions que les hommes*."

Me voici, depuis ce temps, abimée dans la solution du problème abstrait que me suggère ces deux clauses si différentes de deux semblables universités :

Les Québecquoises sont-elles plus intelligentes que les Montréalaises, qu'on leur permette ainsi de suivre tous les cours, aux mêmes conditions que les hommes ?

Ou bien :

Sont-ce les Montréalais qui sont moins intelligents que les Québecquois ?

Oh ! les amères incertitudes soulevées par ces deux points d'interrogation !

FRANÇOISE.

La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité, de la force et de l'apparence de la faiblesse.

VICTOR HUGO.

Souvenons-nous !

DANS le tourbillon du monde, dans cette course vers l'inconnu, dans la soif de la gloire et l'ivresse du succès, dans la joie comme dans la peine, il est une heure de calme et de repos où l'âme s'arrête et se tait : C'est l'heure du souvenir.

L'été a fui avec ses charmes, ses chauds rayons de soleil, sa riante verdure et ses jardins en fleurs ; et, la nature indifférente à tout ce qu'elle fait souffrir reprend son voile de tristesse et plonge l'humanité dans un deuil sans nom.

C'est l'automne ! L'automne avec son ciel sombre et ses arbres dépourvus, l'automne avec ses caprices, ses brouillards et ses froids. Le temps a fait son œuvre en moissonneur barbare ; et, devant la fuite des jours et l'effeuillement de tout, l'âme recueillie et rêveuse promène ses regards sur le passé et retrouve avec le glas de novembre, le coin de terre où reposent les aïeux.

Chacun a bien son lot dans ce monde d'épreuves, et nul ne peut empêcher la ronce de croître sur son chemin ; la veuve se lamente et regrette et l'orphelin grandit en pleurant son malheur. Dites quelle mère n'a pas gémi devant un berceau vide ! Ces petits nids brisés, si tôt ! C'est le ciel qui dérobe ses anges à la terre, et, fait naître ainsi l'épine à côté de la fleur. Pauvres mères conviées au calice d'amertume. Rêves de l'aurore, évanouis dans leur éclosion.

Et, toi chef de la famille, n'as-tu pas vu ravir à ta fierté de père l'héritier de ton nom, l'appui de ta vieillesse ? Tu as connu aussi dans ton âme oppressée ce qu'apporte de douloureux la perte d'un enfant. Malgré tes angoisses, malgré ton cœur rebelle il est parti dans un adieu suprême, ce fils que tu aimais et que tu voulais voir vivre ! Sa couronne était prête, hâtes-toi de préparer la tienne, à l'exemple du Christ, forme-la de ronces... Pauvre père désolé ! Espoir, ambition, fol orgueil, vaine gloire, tout est fini... Rêves du midi, rêves irréalisables, vous ne reviendrez plus.

La mort poursuit sa course, et cherche de nouvelles proies, elle saisit le vieillard au terme de son voyage, il est arrivé au port, ne le retardons pas. Rêves de ce front ridé, rêves de cette tête blanche encore bercée d'espoir au déclin de la vie. Il est trop tard, tout est fini.....

Que de places au foyer ne se comblent jamais ! Le fauteuil de l'octogénaire est là fixé au même endroit personne n'ose y toucher, sa mémoire est sacrée. Les portraits de famille, la bague de fiançailles, la mèche de cheveux sont autant de reliques qui viennent à chaque instant faire tressaillir les cœurs. C'est ainsi que les jours se passent dans cette vallée de larmes, les vieux pleurent les jeunes et les jeunes les vieux.

N'allons pas oublier dans le cortège funèbre cet ami de jeunesse que la mort a ravi à son tour au doux lien d'affection. C'est un nouvel anneau qui manque à notre chaîne. Amour maternel, amour filial, amitié, toutes ont senti ton glaive, ô mort impitoyable ; et, tandis que l'Eglise toute drapée de noir consacre un jour spécial à la commémoration des défunts, nous, les éprouvés, nous dirigeons notre pensée vers le cimetière, et, nous apportons aux nôtres l'hommage de nos prières, "ce souvenir sacré dernier reste du cœur."

Le cimetière ! Avez-vous jamais contemplé sa majestueuse beauté par une journée d'automne ? Le spectacle est grandiose dans son sinistre décor !

L'horizon tout entier l'enveloppe comme dans un linceul de nuages sombres et gris, le pâle soleil dore à moitié les demi-teintes des feuilles toutes prêtes à disparaître, le vent souffle une plainte sourde et lugubre, les tombes sont froides et nues, elles ont perdu leur parure. Seuls les monuments résistent à cette entière décadence. Ils sont là les mausolées des riches, ces simples croix des humbles pour redire aux passants qu'on n'a pas oublié !.... Le tableau assurément a son effet magique, et l'homme qui le contemple sent renaître à la fois, sa peine et son espoir. Tous ces chers disparus que la terre a enfouis, ces sacrifices d'amour qui nous clouent à la croix, remuent une fois de plus, l'âme dans sa douleur. Une sensation déchirante s'empare d'elle, et soudain, détournant les yeux de cette vue qui fait mal, elle remonte le Calvaire de la séparation. Le rideau se lève sur une scène nouvelle, et, les yeux fixés vers le ciel, elle s'arme de ce courage héroïque que lui donne la Foi. Que de scènes touchantes se passent, sans cesse, dans ce vaste champ des morts, les pèlerins en corps gravissent, en psalmodiant, les sentiers de ce Golgotha où tant d'âmes ont passé ; d'autres à leur tour cheminent, solitaires et pensifs, jusqu'au terrain des leurs, et agenouillés sur les tombes encore fraiches, ils épanchent leur noir chagrin Pendant l'été, un tapis de gazon recouvre le sol béni où viennent s'épanouir des fleurs de toutes sortes ; chaque enclos a son monument commémoratif.

Le sentiment préside partout, dans l'obélisque somptueux comme dans le modeste bloc de marbre, et, dans les plus belles fleurs comme dans les simples plantes que le printemps fait reverdir chaque année !

Quel contraste saillant avec ces cimetières abandonnés dans quelques-unes de nos campagnes. Là, le culte des morts semble être entièrement ignoré. A peine si l'on peut distinguer la place où reposent les ancêtres même, nos frères d'hier, un pêle-mêle de broussailles interceptent les allées, les chardons s'entrecroisent ; et les herbes sauvages poussent en nombre sur les tombes à demi-cachées ; les monuments penchent et menacent ruine ; et les épitaphes en parties effacées laissent à peine entrevoir le nom qu'ils ont porté. A cette vue une navrante tristesse s'empare de tout notre être, il nous semble entendre des voix qui se plaignent et s'écrient : O ! vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi. Le cri de détresse veille dans notre âme compatissante, un soupir, un regret pour ceux qui dorment là et qui sont oubliés ! Oh ! pensons à ceux qui sont partis, qu'une sympathique union nous rattache à eux, arrêtons-nous au tombeau de nos amis, offrons leur d'abord le fruit d'une bonne prière et laissons ainsi un gage de condoléance à la famille éplorée. Quelle belle coutume n'a-t-on pas dans certaines nécropoles d'Europe où des boites sont posées à la porte des voûtes, dans le but de recevoir les cartes des visiteurs.

Qu'il est donc sublime le culte des morts. Il est instructif chez les enfants qui, dans leurs jeux naïfs, assistent avec solennité à des obsèques imaginaires, quelle gravité préside aux préparatifs d'enterrement. Jamais je n'oublierai une petite scène touchante qui se passa jadis sous mes yeux. Quelques bambins de cinq à six ans jouaient aux funérailles, ils avaient pour victime, un petit oiseau, nouveau-né, tombé d'un nid voisin, et dont la chute avait été fatale. Vite une petite boite de carton fut transformée en cercueil ; et, le petit héros fut conduit processionnellement au fond du jardin où l'on avait creusé pour lui une fosse en miniature, un petit monticule de sable servait de monument funèbre et quelques branches d'arbres sèches entouraient le petit enclos. Chaque matin les jardiniers novices visitaient le terrain, et voyaient aux décorations de la tombe avec un soin assidu.

Il germait déjà dans les jeunes cœurs d'enfants ce quelque chose de grand qui caractérise les âmes généreuses !

Oh ! n'oublions pas les morts, restons-leur unis. "Le souvenir qui survit au trépas est une absence qui ne se sépare pas.' Respectons leur mémoire, offrons-leur nos hommages ; que Mai leur apporte des fleurs et que Novembre leur donne des pleurs. Rosée du printemps, larmes d'automne se mêlant dans cette coupe intarissable qui s'appelle *le souvenir*

MME ARTHUR GAGNON.

Pour les morts

A travers les rideaux de ma fenêtre, je l'avais vu passer et repasser hésitante, le regard guetteur sous le rebord baissé de son chapeau noir trop large.

Elle fit encore quelques pas indécis, puis, brusquement résolue, elle s'en vint frapper à ma porte.

Elle tenait dans la main un bouquet de fleurs séchées dont les pétales tombaient toutes des fleurs décolorées et mortes, sans sève ni parfum à cette date du jour des morts, et recueillies je ne sais où aux rebords des routes.

Ce qu'elle voulait ?

Oh ! simplement lui permettre de prendre aux cèdres de la haie, qui entoure mon logis, quelques-unes de ces mêmes branches qui conservent cette éternelle verdeur des choses qui ne semblent jamais devoir mourir. Son bouquet serait alors si joli.

—Et comment t'appelles-tu ?

—La Fine...... savez ben, la Fine Dubuque.

—Et tu demeures ?. . .

—A la montagne... savez ben... en descendant... vous êtes venu souvent... j'y étais, le soir, chez le père Colas, quand... son garçon, savez ben... quand...

—Ah ! oui. Puis que veux-tu faire avec ces fleurs ?

Elle resta muette, figée dans une expression de physionomie qui signifiait à quoi bon le dire. Est-ce que cela me regardait, voyons, c'était un secret, je devais bien le voir. Et elle se tenait le dos vers moi pour ne pas me répondre.

Elle entr'ouvrit tout-à-coup la porte et elle se déroba en courant à mes questions.

***

La Fine Dubuque... En effet, oui, je savais, une pauvre folle surnommée bizarrement la Fine, mais douce, mais bonne, jamais rebutée, reconnue dans tout le canton pour son dévouement de chien fidèle.

C'est elle qui, deux mois durant, sans autre répit que quelques minutes passagères de sommeil sur un bout de sofa, avait servi de bête de somme au père Colas pour soigner son vilain gueux de garnement, pris de la paralysie des ivrognes

"Va, la Fine, il t'aime bien, mon gars ; il t'épousera, c'est ce tain, quand il sera mieux," lui avait-il dit, et elle, la pauvre folle, dans un instinct d'amour, s'était stupidement mise à se tuer à panser nuit et jour les plaies de ce misérable, à le laver comme un enfant de ses sordides souillures.

Et quand elle était rompue sous la tâche, tombante de sommeil, rendue au bout, le vieux Colas lui redisait sa phrase habilement infâme : "Tu sais, il t'épousera, va, ma Fine." C'est ainsi qu'il l'avait galvanisée, tenue sur pieds et honteusement exploitée jusqu'à la dernière minute de l'existence de son fils.

Puis quand ce fut bien fini des plaies et des puanteurs, le paralytique, bien enfoui sous la glaise du cimetière, le vieux Colas, débarrassé enfin, avait simplement renvoyé la Fine à la rue.

***

C'est elle que je retrouvais tout-à-coup. Et à cause de quel caprice singulier venait-elle solliciter ces rameaux de cèdre ?

Debout auprès de la haie, elle s'était mise à choisir avec soin les plus délicats et ceux du vert le plus vif pour les entrelacer un à un à ses pauvres fleurs décolorées. Lorsque son bouquet fut achevé, tout en continuant d'y ajouter certaines feuilles pourpres grappillées au hasard, la Fine s'éloigna lentement.

Où allait-elle ? à quelle idée bizarre obéissait-elle !

Je la vis monter la rue, prendre la route du cimetière de mon village, pour disparaître bientôt parmi les croix noires et les pierres tombales blanches.

Voulait-elle déposer ce singulier bouquet sur quelque tombe ? La curiosité me prit de le savoir et je partis à sa suite, intrigué.

A mon tour, je me glissai sans bruit à travers les humbles monuments et je reconnus bientôt la Fine, seule dans le coin le plus triste et le plus abandonné du cimetière, à genoux devant une fosse sans croix, sans rien.

Au centre du monticule, sur la glaise fraîchement remuée, elle avait déposé son bouquet et elle semblait prier.

Je la surveillai longtemps avec attention pendant qu'elle esquissait des grands signes de croix résignés et que je sentais ses épaules, sans manteau, frissonner sous la bise froide de novembre.

Finalement elle se leva pour exécuter je ne sais quel mouvement lorsqu'elle m'aperçut tout à coup. Je m'avançai tout de suite vers elle pour m'interposer et l'empêcher de fuir.

—Tu viens prier ici, la Fine ? Pour qui donc ! dis-le moi.

—Mais pour le garçon du père Colas,... parce que c'est le jour de morts aujourd'hui... Il m'aimait gros.

—Et toi, la Fine, l'aimais-tu ?

—Je l'aimais gros, moé aussi, vous savez ben... On s'rait marié, pour sûr...Le père Colas me l'avait ben dit.

—C'était donc pour lui, ces fleurs-là !

—Ben oui... Il n'a pas de croix, lui, comme les autres, sur sa fosse, mais, regardez ; y a ben rien qu'lui qui a un beau bouquet comme ça...

C'était vrai, en effet.

Par ce jour des morts,—jour de souvenirs et de pitié—c'était sur la tombe seule d'un sale ivrogne que quelqu'un était venu déposer des fleurs et prier... et ce quelqu'un hélas ! c'était une pauvre folle.

DR CHOQUETTE.

3 novembre.

Feuilleton Théatral

LE Théâtre des Nouveautés nous a donné "La Princesse Georges" de Dumas fils.

Cette pièce, comme presque toutes celles que l'auteur écrivit après le "Supplice d'une Femme" pour traiter, suivant son idée favorite, un point de morale féminine, est coupée en trois actes.

Moins connue que le "Supplice d'une Femme," la "Princesse Georges" est écrite avec une prestesse d'allures, qui plaide admirablement la thèse de l'ouvrage. La manière rapide, ramassée, intense à laquelle s'attache Dumas, fait que les deux premiers actes de cette comédie sont peut-être ce qu'il a écrit de plus émouvant et de plus poignant.

Par malheur, le dénouement n'est guère plus réussi que celui de "Francillon" qu'il nous a été donné d'entendre au même théâtre, la semaine précédente. Dumas fils n'a pas toujours le sens des vrais dénouements. Au dernier acte de "Francillon," je suppose que vous connaissez la pièce, tout le monde s'embrasse après avoir été joliment secoué par la prétendue bonne fortune d'un certain clerc. C'est très bien pour le moment, mais il n'est pas prouvé que Lucien ne retournera pas à Rose dès le lendemain et que "Francillon," prévenue, et plus calme, ne s'avisera pas de prendre un amant, et pour vrai cette fois. Dès lors la question que pose Dumas, à savoir : si l'adultère du mari est plus excusable que celui de la femme, demeure entière après que le rideau est tombé. Il en est de même du dénouement de la "Princesse Georges."

Quand de Birac revient à Séverine après avoir évité la balle de Terremonde, il n'y a aucune raison pour qu'il aime sa femme davantage et soit moins épris de Sylvanie. Il n'y a qu'un amoureux de moins sur terre et c'est ce pauvre de Fondette. Demain, de Birac pourra s'enfuir avec la jolie comtesse de Terremonde et Séverine retournera demander à Jalanson pourquoi la loi oblige la femme à subir le joug du mariage, même après que son mari l'a abandonnée.

L'interprétation dans son ensemble a été excellente. Madame d'Arbelly a trouvé de bons mouvements dans le rôle difficile de la princesse de Birac : elle a surtout bien joué la deuxième scène du premier acte et la dernière du second. Je suis d'autant plus heureux de le reconnaître que, jusqu'à présent je n'ai pas cru devoir féliciter sans réserve, cette actrice de mérite.

Le rôle du prince de Birac de même que celui de Lucien de Riverolles ne sont peut-être pas de ceux où Dhavrol excelle ; mais il a su garder à ces deux pleutres la dignité correcte de l'homme du monde.

En lever de rideau, une comédie en un acte d'Eugène Verconsin, a été très finement rendue par Mlle Debruyne et M. Turcau.

⁂

Encore une reprise au Théâtre National et cette fois pas très brillante. Les "Trois Mousquetaires" de Dumas nous ont pourtant été assez ressassés déjà pour qu'un directeur, même en rupture de répertoire, ne s'avise pas de nous les servir de nouveau fussent-ils différemment apprêtés. Chez nous les "Trois Mousquetaires" sont au théâtre ce que le poulet est en cuisine : il y a trente-six manières de les servir. Pour notre part, nous les avons goûtés à toutes les sauces et nous pensons qu'il est temps de varier le menu.

Nous profiterons de ce qu'il n'y a rien à dire de cette pièce qui n'ait été déjà dit, pour faire part à la direction du Théâtre National d'un programme que nous croyons devoir lui être avantageux.

Maintenant que le public amateur des violentes émotions pourra pleurer à son aise au Théâtre de la Gaieté (touchante anomalie), je pense que les directeurs du National auraient tout à gagner en jouant de préférence des pièces d'un genre plus relevé, à quelques exceptions près, que celles mises à l'affiche jusqu'à présent.

La composition actuelle de la troupe permet cette innovation, qui serait une source nouvelle de succès pour le théâtre de M. Gauvreau, en même temps qu'elle aiderait à notre développement en épurant notre goût.

FALSTAFF.

Une jolie soirée musicale a été donnée à la salle Pratte pour l'audition d'une jeune élève de mademoiselle Victoria Cartier, avec le gracieux concours de Mademoiselle Jeanne Fréchette. Mademoiselle Aurore Lessard, toute jeune, elle a à peine seize ans, a montré des qualités d'artistes, exceptionnelles, en exécutant d'une façon très intelligente et avec beaucoup de sûreté, un programme qui était heureusement composé.

Après avoir obtenu d'emblée un diplôme de lauréat, cette pianiste prodige se consacra tout entière à l'étude de la musique sous la savante direction du professeur dévoué qu'est mademoiselle Cartier.

Nous n'avons donc pas à nous étonner du succès enthousiaste remporté par Mademoiselle Lessard, et dont la première part revient de droit à l'artiste distinguée qui l'a formée.

Mademoiselle Fréchette a été très applaudie dans une ravissante mélodie de Reinsky-Korsakow, le maître de la jeune étoile russe.

Des séances de musique comme celle-ci, peuvent et doivent faire beaucoup pour la diffusion du bon goût musical.

F.

Une femme laide peut ressembler à une jolie femme ; la beauté est dans l s traits, la ressemblance dans l'expression.

Peut-être est-ce qu'il y a de meilleur et de plus suave dans l'amour, que ces yeux qui se cherchent et se trouvent et s'isolent et se mêlent, au milieu de tant de monde, seuls au monde un moment.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXXVII

NON, gardons un cœur léger ! L'obstacle qui se met dans notre chemin n'est qu'un préjugé, quelque chose d'insaisissable, d'intangible, devenu sans valeur. Je suis trop l'enfant de mon siècle pour ne pas être audessus des préjugés ; mais je suis trop l'enfant de mon père pour ne pas faire jusqu'au bout ce que je crois mon devoir. Offenser mon père ! — Non, Bruno, tu ne demandes pas cela de moi ! Toi qui conserves, avec la vénération du souvenir, les chambres désertes de tes parents morts, tu comprendras que je respecte ses cheveux gris. Nous trouverons notre voie quelque jour ; nous ne la voyons pas encore clairement, parce que notre vue est trop courte et troublée par le reflux ardent du sang vers le cœur. Alors des nuages passent devant les yeux, et tout devient grisâtre ; puis ces nuages se dissipent et pendant une seconde, on entrevoit le ciel bleu. Mon *ciel bleu*, c'est une certaine maison de Greifswald, où quelqu'un est assis, la tête dans ses mains, devant une montagne de savants papiers. Sur cette montagne, il y a une feuille de forme toute différente, où sont tracés ces mots : — "Mon adorée ! ma femme !"—Si cette image pouvait souvent se refléter dans mon âme, et percer les nuages détestés qui la voilent à mes yeux ! Tu sais, cependant, Bruno, que le soleil est toujours immédiatement derrière les nuages et qu'il a plus de force qu'eux ? Ce ne sont que des chimères, des préjugés de notre petite terre, qui s'imagine tout d'un coup le soleil trop lumineux. Il me semble être au milieu d'un jardin pendant la tempête ; c'est un affreux spectacle ; on croit tout perdu, tout détruit. Le lendemain, il refleurit mille fois plus beau. Toutes ses fleurs sont pour toi. Avant l'orage, elles étaient closes et invisibles ; mais, au premier rayon du soleil, tout s'est épanoui dans un élan de joie intense. M'aimes-tu, Bruno ? Dis-moi, m'aimes-tu beaucoup ?

TON ULLA

XXXIV

Greifswald, 9 Juin.

Alors plus d'espoir ! C'est bien la vie, telle que je la connaissais, avant d'avoir plongé mon regard dans tes yeux pleins de lumière ; c'est elle avec tous ces fantômes du cerveau qui remplacent pour vous autres grands du monde la souffrance véritable, car souffrir est une loi, et vous ne pouvez lui échapper toujours.

Ma princesse a dû pleurer, elle est tombée à genoux devant son lit et s'est évanouie sous la colère terrible de son père. Et il me faut supporter cela ? Je suis tout à fait calme ; ne crains pas que j'aie une seule parole dure ; je ne veux pas te blesser, comme font ceux que tu nommes les tiens. Mais jamais je n'ai ressenti autant de haine et d'amertume, qu'au moment où j'ai lu ta dernière lettre.

Toutes trois, les trois dernières, me sont parvenues en même temps, D'abord, ce merveilleux cri d'amour, qui m'a ravi l'âme ; la première fois que tu m'écrivais : — "Toi" — et "Bruno !" Tu m'emportais jusqu'aux hauteurs, d'où je suis retombé tout au fond de ma terrestre bassesse, en lisant ta lettre du second jour. Vois-tu maintenant combien le plébéïen, le démocrate, avait raison, lorsqu'il disait que la famille était le plus dangereux ennemi de l'homme ?

Oh ! mon enfant ! comment as-tu pu m'amener à une pareille situation vis-à-vis de ton père ? Ne t'a-t-il pas dit que cet homme devait être bien lâche, pour ne pas oser affronter sa présence, en charger une frêle jeune fille de solliciter pour lui ? Craignais-tu qu'il ne me fit subir un interrogatoire, et que l'homme du peuple n'eût rien à répondre au prince ? La fin de tout est la mort ; Ulla, je mourrais de grand cœur pour toi, — même de la main de ton père !

Enfin, tout cela est passé ! Il s'agit maintenant de l'avenir. Ton père refuse de te donner à moi de bon gré ; il reste à employer la contrainte, la force. As-tu du courage ? Toi seule en a besoin, car tout est entre tes mains. Et je sais que tu n'as pas ce courage ; je le sais, parce que je te connais. Tu t'attaches aux préjugés, tu les nommes *Devoir*, et tu agis contre la loi suprême de la nature, celle de l'amour.

Non, je ne te rends pas ta liberté, tant que tu m'aimeras. Toujours, tous les jours, je veux te prier et te conjurer, t'importuner et te poursuivre, jusqu'à ce que tu consentes à mettre de côté les lois du monde qui est le tien, pour venir à moi. Dis, Ulla, le jour ou nous reverrons, ne sera-t-il pas plus beau que tous les mariages princiers de ta famille, de tes aïeules, de tes cousines, où la fiancée, écrasée sous ses draperies de soie, pâle comme son grand voile, suivie de pages ou de jeunes filles, marche, chancelante, à l'autel, entre les rangs envieux de toute une parenté, qui la critique et l'observe ; près d'elle, un adolescent en uniforme, souriant et gauche, ou peut-être un vieux pécheur blasé, aux cheveux déjà grisonnants, décoré de tous les ordres d'Europe et d'ailleurs. Et cela t'aurait suffi ? Jamais ! Ou bien encore le diner de gala, et la réception du lendemain ? Si tu désires tout cela, dis-le, tu auras des prétendants et des adorateurs en foule.

Quant à moi, ma gracieuse fiancée, je ne pourrais jamais me soumettre à votre étiquette de cour, même si les paroles offensantes de ton père ne se plaçaient entre lui et moi. Tu me les a cachées ; mais l'oreille de mon esprit les a entendues. J'aurais dû te dire depuis longtemps que je n'étais pas de votre sorte, lorsque tu me dépeignais ton existence, près de ce Rhin ensoleillé, où tout est chant et mélodie. Je ne le sentais pas alors, parce que l'inaccessible était devenu mon partage, parce qu'une étoile quittait sa sphère pour descendre jusqu'à moi. A présent, je me retrouve marchant sur la terre. Les nuages roses se sont, en effet, déchirés, et je revois au travers le même ciel, avec ses inapprochables étoiles, qui, depuis si longtemps, raillent les fils de la terre. L'amour lui-même est un malheur ; c'est la plus raffinée des souffrances avec lesquelles la mort mûrit les fruits

qu'elle se réserve. Mais quelle puissance, quelle force de démon a pu pendant huit longs jours supprimer l'abime entre nous ? Pour huit jours ou pour jamais, ma bien-aimée ? Je cherche avec soupçon dans toutes tes pages un mot qui m'offense, et l'esprit égaré, je finis par ne plus sentir qu'une chose : c'est que je n'étais pas digne du rêve de ton amour, que je n'ai rien de ta générosité, de ton abnégation. — Pourtant tu m'as ployé, moi aussi, tu m'as chassé hors de ma propre nature, car celle-ci t'aurait blessée par son contact.

Tout autour de moi, le soleil, l'été ! Connais-tu notre été du Nord ? Il a quelque chose d'attendrissant, de douloureux, comme une larme dans les yeux d'un rude guerrier, comme le premier désir de Bruno Hallmuth. Toute ma vie, je m'étais préservé des désirs et des souhaits, parce que je me serais senti humilié de vouloir ce que je ne pouvais seul atteindre ou accomplir. J'étais libre, parce que je ne désirais rien. Maintenant, ah ! maintenant toutes mes sensations et mes pensées se concentrent dans un désir, dans une aspiration vers toi, l'inaccessible !

TON ESCLAVE.

P. S.—Peux-tu continuer à m'écrire ?

Si je ne reçois pas de lettres, je partirai aussitôt pour te joindre. Qu'alors ton château, s'il veut, s'écroule sur moi !

XXXV

Rauchenstein, 11 Juin.

Ah ! Bruno ! tu souffres, et par ma faute ! Oh ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés, pour que je te rendisse malheureux ! Tu n'avais jamais encore éprouvé la souffrance, et il faut que, par moi tu apprennes à la connaître ! Je voudrais pouvoir mourir tout d'un coup. Alors tu conserverais de moi un souvenir plein de tristesse, au lieu de ce désir brûlant qui te ronge le cœur. Que faut-il faire pour que tu ne souffres pas ? Je puis porter courageusement ma douleur, mais non la tienne ! J'ai été égoïste de tout te raconter, sans réfléchir que je soulèverais en toi une pareille tempête. Je ne pensais qu'à me faire un appui de ta force, car, depuis que je t'appartiens, je ne puis rien à moi seule, je cherche tout en toi ! C'est ma faute ! je n'ai pas été la femme vaillante que nul orage n'effraie ; au premier éclair, je me suis précipitée dans tes bras comme un enfant craintif ; tu as été épouvanté, parce que tu m'avais jamais vue ainsi, et tu n'as crue frappé de mort. C'est ma lâcheté qui te rend si malheureux ! Sois tranquille ; je ne serai plus jamais indigne de toi ; je ne pleurerai plus, mais je serai reconnaissante de pouvoir te porter dans mon cœur.

Nous voulons tous deux, seulement, faire ce qui est juste, afin de pouvoir toujours garder l'estime l'un de l'autre. Et j'aurais peur, Bruno, si je fuyais la maison paternelle, qu'il ne vint un moment dans notre vie, où tu t'en souviendrais, pour n'avoir plus confiance en moi. Non, je ne peux pas fuir ! Quand tu ne devrais pas me mépriser, je me mépriserais moi-même, et ton plus ardent amour ne pourrait m'en consoler ; je ne veux pas ramper devant toi comme une esclave, mais être libre et ton égale. Si, pourtant ; je veux bien t'obéir comme une esclave, mettre mes mains sous tes pas, te servir d'échelon pour monter plus haut ; mais parce que ce serait ma joie de t'apporter en sacrifice ce que j'ai de plus précieux, ma liberté, jamais parce que j'aurais honte devant toi et devant moi-même ! Avoir honte ! je ne puis pas ! je n'y survivrais pas. C'est tête levée que je veux marcher près de toi, et dire avec fierté : "Voilà mon mari !" Peux-tu me comprendre, Bruno ? Ah ! tu es si loin, et tu liras si lentement ce que j'écris, au lieu de le lire d'un d'un regard dans mes yeux. Tu verrais alors que je ne puis vraiment pas.

Notre correspondance n'est soumise à aucune restriction ; mon père m'a dit seulement une fois : " — Je voudrais lire les lettres que tu écris, Ulla."

"Oui, père—ai-je répondu,—" tu peux les lire d'un bout à l'autre il n'y pas un mot que tu ne puisses voir, rien de déshonorant dont j'ai lieu de rougir. Mais, si tu l'exigeais, ce serait pour moi le plus terrible des humiliations, comme si j'avais perdu ta confiance.

"—Qui te dit que tu ne l'as pas perdue ?

"—Oh ! Père !"

Il se tut, et n'en a plus jamais reparlé. Depuis quelques jours, j'ai été sans cesse pourchassée, et je n'en puis plus. Mes heures matinales se trouvent supprimées car mon père m'envoie chercher dès cinq heures pour la promenade. Il m'a vertement réprimandée d'avoir négligé les leçons des enfants : "—Ou l'un, ou l'autre : tu n'étais pas obligée à l'entreprendre, mais une fois qu'on s'est créé un devoir, il n'y a rien qui puisse vous en délier.—"

On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour ne jamais me laisser en repos. La vieille tante veut me garder plus longtemps ; l'autre veut jouer à quatre mains, et avec cela, elle me répète :— "Repose-toi donc, petite ! tu es vraiment un peu pâle !"—Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, car, dès que je suis seule, une lassitude me gagne : c'est comme un poids de plomb ; il m'est impossible de penser ; on dirait que mon cerveau est paralysé. Je deviens distraite, j'oublie sans cesse, et j'ai toujours une réplique irritable au bout de la langue, lorsqu'on me gronde. Personne n'est habitué à me voir si distraite : aussi n'a-t-on pas autant de patience à cet égard que pour mes autres défauts qu'on connait depuis longtemps. Hulotte seule me laisse un peu de paix : au lieu de me faire toujours lire, elle me raconte des histoires du vieux temps, l'histoire de son propre amour. Mais les histoires d'amour, je m'en aperçois, finissent si souvent mal qu'elles laissent le cœur encore plus lourd. Je ne peux plus chanter ; mon gosier est trop serré ; aucune note ne sort. On s'est aperçu que j'étais toute changée depuis le festival ; quelle grande découverte !— "Oui",— a dit mon père, sèchement,—"quand on veut faire plaisir aux enfants, ils prennent aussitôt le mors aux dents, et vous jugez des conséquences !"

(A suivre.)

L'Art de s'Habiller soi-même

POUR les toilettes du soir, la dentelle d'Irlande est tout à fait à la mode ; les robes en sont entièrement faites, ou au moins en grande partie, elles sont pour la plupart garnies de fleurs.

Les dentelles noires nouvelles sont de Chantilly à fleurs ou dessins de velours qui n'est pas solide, mais très élégant par le relief qu'il donne aux motifs.

Le Bolero disparaît aussi tout doucement. C'est la jaquette longue qui, jusqu'à présent, le remplace, et sous le titre "jaquette longue" se rangent tous les vêtements qui dépassent largement les hanches. Les uns sont de véritables basquines excessivement ajustées, dont la taille est souvent marquée par une couture en travers qui rattache la basque, d'autres, blousant un peu au milieu du devant et serrées par une ceinture, rappellent la blouse russe, enfin les habits Louis XIV et XV triomphent parmi les femmes qui, toujours sûres de leur beauté, ne craignent pas d'affronter la comparaison avec les portraits des grandes coquettes du XVIIIe siècle. Quelques-uns ont une allure de veste avec de grandes poches et des manches largement ouvertes, d'autres rappellent un peu les habits militaires et s'harmonisent assez avec les manteaux à pèlerines de la même époque, enfin, les grandes redingotes à collets continuent la série des vêtement de style.

Les petits collets superposés restent très en faveur, même les cols de genre tailleur se disposent souvent trois par trois.

Les manches aussi sont très variées, on en fait de courtes évasées et de longues ajustées. Tantôt la partie bouffante est au coude, tantôt elle est au poignet. Quelquefois c'est la manche elle-même qui forme le bouffant, d'autres fois elle se découpe sur le bouffant rapporté.

Les hautes ceintures sont aussi très en faveur, en soie légère drapée, elles passent souvent au-dessus de l'habit et s'attachent de côté par de grands boutons. En caoutchouc elles se fixent par de hautes boucles derrière et prolongent la taille au milieu du devant, quant aux cols, leur forme est simple, mais ils sont très garnis de petits ornements plats.

MARIE BOUDET.

Nos jolies filles

UN correspondant du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui signe "Troubadour," au cours d'un article intitulé "Où sont les jolies filles ?" émet une opinion qui, heureusement, n'est pas partagée par la Directrice de cette intéressante revue des dames. Ce monsieur se plaint du petit nombre de jolies femmes qu'il aurait rencontré durant un séjour de trois mois à Montréal.

"Je n'y vis que trois beautés," écrit-il. D'abord, entendons - nous. Trois "beautés," c'est déjà joli, c'est même très beau ; cela fait une moyenne d'une "beauté" par mois. Heureux, trois fois privilégié l'homme qui toute sa vie, surtout s'il vit quatre-vingts ans, peut contempler ou seulement entrevoir une "beauté" nouvelle par mois, dans la même ville !" "Troubadour" est exigeant, à moins qu'il ne prête aux mots un sens que ni le dictionnaire ni l'usage ne leur octroient. Je me demande dans quelle partie de notre ville "Troubadour" a erré pour n'avoir rencontré que "trois beautés," s'il entend par ces mots trois jolies filles, comme le fait croire le titre de son article. Montréal n'est pas plus dépourvu de jolies filles que Québec : il y en a beaucoup ici et là. Que "Troubadour" revienne à Montréal,—je soupçonne que lorsqu'il s'y est amené, il a perdu son temps—et qu'il se promène un quart d'heure sur la rue Ste-Catherine, une après-midi de soleil, et si, durant ce temps, il n'aperçoit pas dix jolies filles, je lui paie un abonnement d'un an au "JOURNAL DE FRANÇOISE."

Les traits distinctifs des Canadiennes, des Montréalaises surtout, sont la grâce, la gaîté qui fleurit en un sourire spirituel et franc. Avec cela elles peuvent se passer des charmes classiques de la Vénus de Milo ; exigez d'elles de plus qu'elles aient de beaux yeux,—et il y a ici des milliers de prunelles du plus pur azur et du plus lumineux ébène—et vous aurez des jolies filles,—pourvu qu'elles ne pèsent pas 300 livres, tout en n'ayant que 4 pieds de hauteur. Grâce à Dieu, nous n'en connaissons pas de ce calibre-là ; quelque Barnum nous les aurait vite révélées. Québec n'en doit pas plus être affligé que nous.

Je m'explique le petit frisson de crainte dont "Troubadour" a senti le frémissement en venant faire son étrange confidence aux Montréalaises, et je comprends qu'il se soit cru obligé de réclamer l'indulgence de ses lectrices. Si vous ne vous repentez pas, peu galant "Troubadour," nous allons organiser une souscription dont le montant sera affecté à vous gratifier d'un bon lorgnon,—ne seriez-vous pas myope, par hasard ?—et vous verrez que les Montréalaises au nombre de leurs multiples qualités, tant physiques qu'intellectuelles et morales, en comptent une de largement développée : la générosité.

ALBERT LOZEAU.

Tribune Libre

Ma chère directrice,

JE vous félicite d'avoir inauguré dans votre charmant journal, la chronique théâtrale, qui donne au public une idée de la critique intelligente et impartiale. Cependant il me semble que les *Nouveautés* sont l'objet d'une censure plus sévère, et en comparant les appréciations de "Falstaff" sur nos différentes scènes, j'ai cru que l'on ne regardait pas du meilleur œil, la troupe de notre joli théâtre de la rue Ste-Catherine.

Loin de soupçonner Falstaff d'agir de parti-pris, je trouve plus sage de penser que son dilettantisme est plus vivement éveillé à l'audition du répertoire des Nouveautés, et qu'il ne peut résister au désir de signaler ce qui est imparfait. Ce jeune critique nous laisse entendre clairement qu'il a vécu à Paris et fréquenté les théâtres parisiens, ce qui lui donne le précieux avantage de juger par comparaison.

Je n'ai pas encore perdu de vue les tours de Notre-Dame, et je ne sais pas si je vais mériter les foudres falstaffiennes par une protestation. Que voulez-vous ? on n'empêchera jamais les petites Canadiennes d'exprimer une opinion, et je déclare injuste d'être plus sévère pour les Nouveautés, que pour le Théâtre National—voire même la défunte Gaieté qui n'a décroché que

la défun

des compliments. Puisque la pauvre est morte, on peut bien dire, sans crainte, qu'elle l'était... embêtante !

Falstaff trouve que la troupe des Nouveautés est digne de critique, et il se complait à nous en signaler les faiblesses. A part Guiraud et Mme d'Artigny qui sont traités avec une particulière bienveillance, les artistes de ce théâtre ne doivent pas de remerciements à Falstaff. Et pourtant, on peut juger de la somme de travail qu'ils accomplissent, et cela devrait induire votre critique à être indulgent pour la troupe des Nouveautés, afin d'encourager la direction de ce théâtre à nous donner la haute comédie que nous aimons tant.

La critique de Falstaff ne produirait certes pas le même effet si elle n'était pas encadrée de compliments à nos autres scènes. Ainsi dire qu'un autre théâtre en "*tous points* donne satisfaction," quand il est absolument reconnu qu'à part quelques artistes remarquables, ces troupes sont d'une grande faiblesse, me semble un peu exagéré.

Pour la personne qui n'a pas vu les les pièces et qui lit le feuilleton théâtral, de votre journal, il est évident que les Nouveautés ont une troupe inacceptable, quand c'est la meilleure de toute la ville ; les autres théâtres comptent d'aussi bons artistes,—et je pense à toute gracieuse Mlle Moret, pour une,—mais je parle de la troupe complète. "Celle des Nouveautés" est certes la mieux composée.

Falstaff en convient, j'en suis sûre, seulement il la ménage moins que les autres, justement parce qu'il la voudrait parfaite. Et le jour,—qui ne viendra jamais,—espérons-le,—où une scène de ce genre disparaitrait, M. Falstaff serait le premier à gémir et à s'écrier : que c'est une honte dans une ville comme Montréal, de n'avoir pas un seul théâtre où se donne le répertoire de la Comédie Française. Voilà !

Je ne tonne pas contre la critique, elle est nécessaire, mais qu'elle soit juste, et ne s'attaque pas, particulièrement, à une troupe que nous tenons à conserver et à voir prospérer. C'est avec une critique acerbe que nous tué, chez nous, tout mouvement vraiment artistique. N'allons pas recommencer ; cependant il est permis de souffler à l'oreille de M. Guiraud, d'étudier un peu plus ses rôles afin de ménager les poumons du souffleur, et de faire quelques légers reproches à d'autres acteurs que Mme D'Arbelly et Dhavrol.

J'ai peut-être été dure pour Falstaff, mais il reconnaîtra vite qu'après tout, je puis avoir raison.

Vous, ma chère Directrice, je vous remercie de votre toute gracieuse hospitalité à côté de notre chroniqueur d'arts, que j'aimerais bien s'il n'était pas aussi impitoyable pour mon théâtre de prédilection.

JEANNETTE.

EN GLANANT

Sanglante injure.

A la date du 1... août, on lit dans l'*Intelligenzblatt* de Vernigerode l'annonce suivante :

"Je déclare retirer, avec repentir, l'insinuation que j'ai proférée contre Mme Meyer, qu'elle portait encore son chapeau de l'année dernière. (Signée): Femme H."

Prétendre d'une femme qu'elle porte deux années de suite le même chapeau, il n'est pas évidemment de plus sanglante injure, Et on comprend que Mme Meyer ait exigé une réparation publique, éclatante !

Poissons à sang bleu

Ce n'est pas un mythe... Ces poissons existent réellement, mais tout en ayant le sang bleu, ils n'en sont pas plus fiers pour cela !

Dans un des puits de pétrole de la "Crude Oil Company" en Californie, on a découvert récemment un courant d'eau et la drague a remonté avec elle une centaine de poissons sans yeux, d'une couleur parfaitement blanche et d'une longueur de douze à quinze pouces. Leur corps est transparent et leur sang est bleu.

La profondeur à laquelle on les a trouvés atteint plus de 500 verges.

Ecume de mer

Les fumeurs — c'est-à-dire les fumeurs qui ont un faible pour la pipe et parmi les pipes, pour la pipe en écume de mer—savent-ils que la production annuelle de l'écume de mer est de 250,000 kilos environ, provenant en grande partie de Erkichehr (Asie Mineure) ?

Quant au centre de la fabrication desdites pipes, c'est le petit village de Ruhla, dans les montagnes de Thuringe.

Après cela, il n'est pas douteux que les fumeurs ne fument leur pipe avec beaucoup plus de plaisir !

Notre beau physique

Nous sommes tous difformes. Nos bras sont d'inégale dimension. La différence de leur largeur varie entre 8 et 22 millimètres, rien que cela. Nos jambes présentent la même irrégularité d'harmonie.

Quant à nos visages, il est à peine permis d'en parler, tant leur manque de symétrie saute aux regards les plus indulgents.

La Vénus de Milo elle-même est contre-faite. Son crâne est droitier, ce qui veut dire que le côté droit en est plus volumineux que le gauche. Examinez-la avec soin, vous constaterez que sa cloison nasale est déviée à gauche de 7 millimètres.

C'est désolant. Mais le savant, M. Rollet, qui nous fournit ces intéressants détails, nous offre du même coup une légère consolation. Il nous apprend que les animaux nous sont bien supérieurs en symétrie.

Et nous qui les traitons, non sans dédain, de "frères inférieurs !"

Un mouchoir de prix

Quel est le mouchoir le plus cher ? Nous ne voulons naturellement pas parler des féeries orientales, mais seulement de nos mouchoirs de dentelles confectionnés en Europe.

C'est assez probablement la reine Hélène d'Italie qui, étant encore princesse de Montenegro, collectionnait les dentelles avec passion. Devenue princesse de Naples, puis reine d'Italie, cette passion n'a fait qu'augmenter.

Aussi a-t-elle trouvé un mouchoir-une véritable merveille, unique. Ce mouchoir est en dentelles, de la plus pure Venise primitive. Il remonte authentiquement à la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire au temps de l'invasion des Français en Italie. Il est dans un état de conservation parfaite. On l'estime au minimum dix mille dollars, c'est-à-dire qu'il y a des acheteurs à ce prix, car la souveraine, comme bien on pense, ne songe nullement à s'en défaire.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

SAVEZ-VOUS un mal plus terrible que celui de l'indécision ? Est-il possible de trouver des gens plus malheureux ? Moi, je n'en vois pas. Impossible de compter sur ces caractères. Quand après vous avoir demandé un avis et s'être montrés disposés à le suivre, vous croyez qu'ils vont en rester là, ils iront encore exposer leur plan à d'autres personnes, et devant la diversité d'opinions qui résulte nécessairement d'un tel état de chose, vous les verrez irrésolus, plus hésitants qu'en premier lieu.

C'était précisément le cas d'une jeune fille que je connus au couvent et dont le caractère indécis était devenu à tel point proverbial que lorsque nous avions dit : Vacillant comme Hortense, il était impossible d'aller plus loin. Nous réussimes après maintes moqueries amicales à la corriger un peu de ce défaut de fermeté dans les opinions, mais elle en souffrit toute sa vie, puisque jamais elle n'eut la force de secouer ce fardeau devenu de plus en plus obsédant.

Un auteur, dont je ne me rappelle plus le nom, disait avoir trouvé un remède pour combattre ce dangereux mal. Comme il y a en toute question une bonne somme de pour et de contre, il faut d'abord, dit-il, les prendre en considération.

Il conseille à l'être indécis de diviser une feuille de papier par un trait au crayon en deux parties égales, et d'inscrire d'un côté les raisons négatives et de l'autre, les raisons affirmatives ; cela permettant d'établir entre elles une sorte de balance, il serait facile de voir au premier coup d'œil si les "pour" sont plus nombreux que les "contre." J'ai vu un écolier trouver plus simple de jouer à pile ou face et de remettre ainsi au hasard la responsabilité de sa décision ; cela ne l'avançait guère, car après avoir fait cette expérience plus d'une fois, je ne l'ai jamais vu plus convaincu de la résolution à suivre.

Le mieux est de tâcher d'avoir une opinion à soi ; à votre âge, il est vrai, on n'a guère de questions redoutables à trancher, mais si il s'en présentait qui vous parussent difficiles, consultez quelques personnes d'expérience et de jugement et basez votre décision sur les conseils qu'elles vous donneront. Dans tous les cas, habituez-vous à agir avec droiture et franchise ; la ligne droite, toujours, rappelez-vous en bien, vous serez sûrs ainsi d'agir pour le mieux et suivant votre conscience, car vous aurez adopté pour règle de conduite ce proverbe que je voudrais bien voir devenir la devise de tout bon petit Canadien-Français :

Fais ce que doit, advienne que pourra.

***

Une amie d'outre-mer qui vous aime beaucoup et qui s'intéresse à vous me fait la demande suivante :

" Ne pourriez-vous faire connaître à vos neveux et nièces une œuvre qui me tient au cœur et que je voudrais répandre dans tous les pays. On a établi en France et en Angleterre un apostolat de prière destiné à procurer aux enfants infidèles le bienfait de la foi et à aider les pauvres. Cette œuvre a reçu l'approbation du Pape et de plusieurs prélats et ne donne nulle autre obligation que celle de prier pour l'extension de la Société et de fournir à la caisse la somme de 2 sous par an par chaque enfant qui s'y inscrira."

Ceux d'entre vous qui voudront participer à cette œuvre si touchante sont priés de m'envoyer leur nom et je leur dirai à qui ils devront s'adresser pour leur offrande.

Vous qui avez l'inappréciable avantage d'avoir des parents chrétiens, songez aux pauvres petits êtres qui ne sont pas aussi bien partagés que vous et sachez ne pas rester indifférents à cet appel.

TANTE NINETTE.

Un certain docteur Fenaigle avait inventé une méthode infaillible pour donner de la mémoire aux gens. Après une séance expérimentale de sa méthode, il quitta la salle... oubliant son parapluie.

Notre concours

JE suis heureuse de constater que le concours va bon train. On a l'air d'avoir compris ce qui était demandé.

Très bien, petits amis, continuez.

Rappelez-vous que vos compositions devront toutes être rendues pour le 1er jour de décembre, c'est-à-dire qu'elles devront être envoyées pour cette date. Je publierai avec les noms les meilleures lettres, ainsi que les portraits des heureux concurrents

---

Le roi Georges Ier de Grèce

(Pour la page de Tante Ninette.)

UN souverain dont on a beaucoup parlé il y a quelques années, c'est certainement Georges Ier roi des Hellènes. Second fils du roi de Danemark Christian II, il naquit le 24 décembre 1845. C'est en 1863 qu'il fut appelé au trône de Grèce par l'assemblée nationale hellénique. Il a pleinement justifié ce choix, car nul prince ne se montre plus dévoué aux intérêts de son peuple. Sa conduite dans les affaires de Grèce ne doit pas nous étonner. Dès 1866, les Crétois se soulevaient contre les Turcs et faisaient appel à la Grèce. La Turquie menaça le gouvernement d'Athènes d'une guerre immédiate et l'Europe intervint dès cette époque. Depuis lors, les Grecs n'ont cessé de faire entendre leurs revendicatio s.

Ce roi, dont le gouvernement n'a été jusqu'ici qu'une longue suite d'embarras de toute sorte, a eu l'enfance la plus paisible. La famille royale de Danemark vit de la façon la plus simple. C'est ainsi que le futur roi des Hellènes allait tous les jours à l'école comme le premier petit Danois venu. On ne se donnait même pas la peine de le faire accompagner, et c'est grâce à cela que lui arriva l'aventure suivante.

Chaque fois qu'il rentrait le soir au Palais royal, il avait coutume de s'arrêter devant une certaine maison, toujours la même, de tirer le cordon de la sonnette, et d'aller se cacher un peu

 PAGE DES ENFANTS 

plus loin, afin de jouir du désappointement du portier, qui venait ouvrir et ne trouvait personne à la porte. A force de subir ainsi la même farce presque constamment à la même heure, le portier s'attendant chaque soir à entendre recommencer le carillon qui secouait toute la maison, se précipitait aussitôt dans l'espoir de surprendre le mauvais plaisant et de lui tirer vigoureusement les oreilles. Un beau jour il fit telle diligence qu'il ouvrait la porte alors que le jeune prince n'était pas encore caché, et ne pouvant pas l'attrapper à la course, il se vengeait du moins en le menaçant de l'atteindre une autre fois et de lui frotter les oreilles ; tout cela accompagné d'un torrent d'invectives, d'injures proférées dans le language populaire, et dans un *argot* dont le prince n'avait idée. Il avait pourtant retenu quelques-uns de ces mots, et le soir autour de la table, Guillaume, car c'était son nom avant de monter sur le trône de Grèce, demanda à son père l'explication de ces mots étrangers.

Naturellement le roi Christian ne manqua point tout d'abord de demander à son fils comment il se faisait qu'il connût pareilles expressions, et le jeune prince ne se fit guère prier pour raconter en riant son exploit de la journée. Le roi ne l'entendait point ainsi, et il ordonna à son fils de retourner immédiatement à la maison où il s'était permis pareille inconvenance, de sonner cette fois paisiblement, d'attendre que le portier vint lui ouvrir, et de s'excuser enfin auprès de lui du dérangement qu'il lui causait depuis si longtemps.

Il n'y avait pas à répliquer ni à hésiter. Le jeune prince s'en retourne donc assez penaud, sonne, et attend sa victime. Celle-ci vient à pas comptés, et quelle n'est pas la stupéfaction du bonhomme quand il reçoit le polisson qui l'a troublé tant de fois par ses carillons intempestifs.

"Ah ! je te tiens donc enfin, coquin, cette fois, tu ne m'échapperas pas." Le prince royal quoique troublé de cet accueil, réussit cependant à expliquer au portier que son père l'a envoyé pour qu'il s'excusât auprès de lui du mauvais tour qu'il lui a joué tant de fois.

"Ton père, mais quel est ton père ? répond le brave homme un peu calmé par ces excuses auxquelles il s'attendait si peu.

"Mon père, c'est le roi, monsieur."

On pense si notre homme se contenta de pareilles excuses, et s'il fut encore question de tirer les oreilles du mauvais garnement qui n'était autre qu'un prince royal.

D. B.

Variétés

La fausse émulation

Beaucoup d'enfants n'étudient, ne travaillent que dans l'espoir d'un prix. Ce qu'ils veulent, c'est la récompense. Au lieu de s'instruire pour s'instruire, ils ne rêvent que de distancer dans les concours leurs camarades.

Ils raisonnent mal, d'ailleurs, s'ils raisonnent. Le succès dont ils font leur unique but, ils peuvent ne pas le remporter, malgré l'application la plus persévérante. Un échec les confondra et les découragera. Que, tout au contraire, ils triomphent et bientôt ils n'attribuent plus aucune valeur aux efforts accomplis par eux pour obtenir ce succès, qui ne leur aura procuré, somme toute, que quelques jours de joie et d'orgueil. Ils se trompent et ils nuisent à eux-mêmes. La récompense n'est pas le but ; le but, c'est de devenir un homme, un homme instruit, éclairé, sage, un homme courageux et bon. Vouloir seulement briller est funeste. On s'abaisse par la vanité, tandis que par une modestie réfléchie, c'est-à-dire une modestie qui s'accorde avec une digne et ferme conscience, on s'élève.

L'idolatrie à Madagascar

Un des officiers français du corps d'occupation de Madagascar a eu l'occasion de faire dans le voisinage du massif de l'AnKatara, de curieuses observations sur le culte des idoles. Une de ces idoles vénérée est, d'après ce qu'il nous rapporte, un morceau de bois d'arbre sacré couvert de soie et attaché par un fil au moyen duquel on lui fait exécuter des mouvements, à la stupéfaction et à l'édification des fidèles persuadés que l'idole est animée. Les prêtres de ce culte logent tous dans des maisons de bois : la pierre et la brique ne doivent jamais abriter le dieu. Les fidèles sont coiffés de façon à se distinguer des autres Malgaches ; leurs cheveux sont roulés en papillottes comme ceux des femmes et retenus par des épingles en corne.

GRAND CONCOURS

Lettre du jour de l'an à un ou une amie

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Voici la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

LISTE DES PRIX :

1° Pour mes nièces depuis treize ans : 1er Prix : Le journal de Marguerite, par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans : 1er Prix : Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans : 1er Prix : "Les Anglais au pôle Nord," magnifique volume orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans : 1er Prix : Plume, porte-crayon et coupe-papier.

Bloc-Notes

"L'HABITUDE est chère au pauvre cœur humain." Je ne me rappelle plus qui a écrit cela, ni même si la citation est tout à fait textuelle, cependant je sais que le sens est le même et je désire en faire l'application aux dîners annuels de Nazareth.

Le premier banquet de charité auquel j'assistai, quand je vins à Montréal, fut celui de l'Institution des Aveugles, rue Sainte-Catherine. Je m'y amusai tant et si bien que j'y retournai l'année suivante. Depuis, je n'y ai manqué que rarement et pour des raisons absolument majeures.

Et chaque année, je vois revenir la date de ce dîner avec infiniment de plaisir ; j'y retrouve un courant de sympathie que j'ai rarement éprouvé ailleurs dans des réunions du même genre. Puis, on revoit aussi les mêmes figures, les mêmes amies et jusqu'aux bonnes sœurs Poirier et Lamoureux qui, malgré leur peur de voir leurs noms dans les journaux, me disent amicalement : Bonjour, Françoise !

Tout cela et la raison encore d'un excellent dîner m'attirent à Nazareth. Car pour un *frichti* et du bon, c'est à Nazareth qu'on le trouve. Je ne vous dis que ça. Je n'ai rien vu de mieux en fait de banquet de charité et je ne saurais ajouter davantage. La nouvelle présidente, Mme A. Turcotte, a soigneusement gardé les traditions de l'ancienne, Mme Raymond ; tout marche au doigt et à l'œil, à la satisfaction générale.

Ces éloges n'out peut-être que le mérite d'être aussi sincèrement pensés qu'écrits ; tout de même c'est quelque chose en un siècle où tant de choses sont écrites sans être pensées. C'est le 15 novembre, au soir, qu'a lieu le banquet de charité à l'hospice des aveugles de Nazareth.

***

Enfin, nous avons la Bibliothèque ! Mais comme nous l'avons échappé belle ! Ouf ! j'en ai encore la chair de poule. Je voterais volontiers pour que l'on fit, jusqu'à la fin des siècles, mention de M. l'échevin Laporte, qui a proposé, purement et simplement, ainsi que le JOURNAL DE FRANÇOISE l'avait suggéré, la construction de l'édifice d'abord.

Oui, la Bibliothèque d'abord, et le reste sera donné par surcroit. Remerciements donc à M. l'échevin Laporte, qui, par parenthèse, est un abonné de notre journal, ce qui n'explique peut-être pas grand'chose, mais ce qui ne gâte rien non plus.

Les échevins se suivent, mais ne se ressemblent pas, hélas ! Quand je pense qu'il s'en est trouvé un pour proposer la destruction du Château Ramesay ! Toucher à ce reliquaire ! Heureusement, le projet n'ayant pas été accueilli avec enthousiasme, n'aura pas de suite, souhaitons-le.

Ayons le culte du passé, des souvenirs qui nous en restent encore. Ce sera la sauvegarde de notre langue et de notre nationalité.

***

Mademoiselle Alice Savard doit donner un concert à la salle Karn, le mercredi, 26 novembre.

C'est son début, en qualité de chanteuse, devant le public montréalais.

Mlle Savard est fortement recommandée par M. le professeur Achille Fortier, qui affirme qu'elle possède une voix de contralto d'une rare étendue et toutes les autres qualités nécessaires à une bonne chanteuse

D'ailleurs, il sera facile de le constater nous-mêmes en nous rendant au concert de Mlle Savard. Nous devons à une compatriote cette marque de notre intérêt, et, si le professeur Fortier s'exprime d'une façon aussi catégorique sur le compte de son élève, c'est qu'elle le mérite à tous égards. Qui sait si nous n'assisterons pas aux premiers scintillements d'une étoile !

D'ailleurs, les artistes qui ont promis leur concours à Mlle Savard nous assurent seuls d'une soirée charmante : Mme Archibald, pianiste distinguée ; puis, messieurs J. Goulet, Dubois, R. Pelletier, A. Lamoureux, A. Laliberté qui sont trop connus pour en reparler davantage. Songeons par dessus tout à donner à une Canadienne l'occasion de faire connaître et d'affirmer son talent.

***

L'abondance des matières me force à remettre à un autre numéro, une crit que sur le livre de Monsieur E. Z. Massicotte, *Conteurs Canadiens-français du XIXe siècle* et *Théorie du Merveilleux dans la Littérature française et canadienne* par M. Jules S. Le Sage. M. le Dr de Grandpré, qui a écrit une savante étude sur les Huguenots, mérite toutes les félicitations et tous les remerciements. Je me promets le plaisir d'en reparler plus longuement plus tard.

***

M. Henri Fabien vient d'exposer à la galerie des arts, chez MM. Morgan, square Phillipps, une série de tableaux qui témoignent que notre jeune compatriote n'a guère eu de loisirs, en France, durant les trois ans qu'il y a travaillé. Nous avons visité les tableaux de M. Fabien avec tout le plaisir et l'empressement que nous mettons à nous intéresser aux œuvres de nos artistes canadiens. Plusieurs toiles, entr'autres : La Pécheuse d'Etaples, les Rochers de Bel-Angenets, Sérénité, un effet de lumière très réaliste, m'ont semblé fort agréablement faits. Je suis heureuse de dire que ces tableaux ont rencontré l'approbation d'artistes connus tels que MM. Franchère, St-Charles, Dyonnet et Brymner. Il ne me reste donc rien à ajouter après une critique aussi entendue que celle de ces messieurs. M. Fabien doit retourner sous peu à Paris, et, les personnes qui désireraient acheter quelques-uns de ses tableaux avant son départ, feraient bien de se hâter. En attendant, souhaitons succès et prospérité au jeune peintre.

***

Les dames patronnesses de l'hôpital Notre-Dame viennent d'ouvrir des cours d'hygiène pratique où toutes les femmes sont cordialement invitées. On y enseigne la manière de préparer les remèdes, les pansements, les premiers soins à donner à un malade avant l'arrivée des médecins, enfin, mille choses utiles et de réelle nécessité.

Ces cours, qui sont absolument gratuits, ont lieu le deuxième mercredi de chaque mois, à l'hôpital Notre-Dame. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles, sont priées, dans leur intérêt, d'y assister.

FRANÇOISE.

N. B.—Je répondrai sûrement, quelque jour, à la lettre de Louisonnette.

Cuisine facile

BŒUF A LA MODE A LA CANADIENNE.—Qu'il soit de l'épaisseur de trois doigts, poudrez-le de farine, bardez-le et faites-lui prendre la couleur à petit feu en le remuant ; ajoutez, une heure après, des tranches de carottes, trois oignons tranchés, poivre, sel, têtes de clous de girofle, du thym et de la marjolaine, à votre goût ; il faut une chopine d'eau.

TOMATES FARCIES AU GRAS. — Choisissez de grosses tomates bien rouges et autant que possible d'égale grosseur ; fendez-les en deux sur le travers, enlever les graines à l'aide d'une cuiller à café, rangez-les sans dessus dessous sur un tamis afin d'en laisser égoutter l'eau ; hachez fin du lard gras, un peu de veau rôti et froid, quelques champignons, une échalotte, une pointe d'ail et du persil ; mettez cette farce dans une casserolle avec un peu de beurre, salez, poivrez et tournez à la cuiller de bois pendant quelques minutes et sur feu doux ; liez avec quelques cuillerées de bon jus, retirez du feu et garnissez-en l'intérieur des tomates ; rangez celles-ci sur un plat à gratin préalablement huilé, saupoudrez-les de mie de pain et faites cuire doucement avec feu dessus et dessous ou au four du fourneau ; la cuisson terminée, dressez-les dans un plat et servez.

Conseils utiles

PLUMES DÉFRISÉES.—Les plumes de chapeaux défrisées par la neige, la pluie et l'humidité, se refrisent toutes seules si on les tient—avec précaution pour ne pas les griller—au-dessus d'un réchaud allumé

LES ŒUFS.—Bien des moyens sont préconisés pour conserver pendant longtemps leur fraîcheur aux œufs Voici un procédé qui a le mérite d'être très simple, et qui est fort efficace. Déposer au fond d'une caisse de bois une couche de sel, et planter dans cette couche les œufs, le gros bout en bas, mettre une nouvelle et une épaisse couche de sel, puis, une nouvelle rangée d'œufs placés de la même façon, et ainsi de suite.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.